

CLARA ROYER

*Gyula Krúdy et la belle Juive :
entre cliché littéraire et fantaisie éthique*

Il est sans doute vrai que, sans ce message, Géza Ónody serait encore à ce jour à la Vache rousse, à observer comment s'organisaient les boucles sur le cou de la caissière du café. Utilisait-elle un fer à friser ? Ou était-ce la nature qui avait créé ces petites grappes de cheveux en forme d'anneaux parmi lesquelles se perdait l'imagination ?¹

Rebeka, alias la Vache rousse, Fruzsina et même la non juive Klára Horváth, qui toutefois « ressemblait à une femme juive² » – toutes possèdent l'un ou l'autre, sinon les deux attributs essentiels de la sensualité féminine vénérée par Gyula Krúdy : de baudelairiens cheveux qui frisorent sur la nuque et les oreilles, et une petite moustache, blonde, brune, et même parfois bleue ! Même l'antisémite Géza Ónody se fait tourner la tête par les femmes juives dont il poursuit les visages le long de sa tournée des tavernes du Szabolcs : de la « jeune Juive débraillée » Esztella à la Vache rousse de Nyíregyháza³. Gyula

1. Gyula Krúdy, *L'Affaire Eszter Solymosi* [1931], tr. fr. Catherine Fay, Paris : Albin Michel, 2013, p. 319.

2. Voir Gyula Krúdy, *Rezeda Kázmér szép élete* [La Belle Vie de Kázmér Rezeda], Budapest : Szépirodalmi, 1973, p. 82 ; *A vörös postakocsi* [La Diligence rouge, 1918], Bratislava : Kalligram, 2007, p. 188.

3. Voir le chapitre « Les amours de Géza Ónody », in *L'Affaire Eszter Solymosi*, op. cit., p. 297-319.

Krúdy a lui-même eu au moins une histoire d'amour avec une femme juive, la femme de lettres Satanella, qu'il a épousée puis abandonnée: de son vrai nom Arabella Spiegler, la fille du rabbin Béla Spiegler avait signé deux feuilletons dans le journal *Debreceni Ellenőr* auquel le jeune Krúdy collaborait, et qu'il rencontra à Budapest¹.

Chez Krúdy, la femme juive est une source de fantasmes, à la fois érotiques et littéraires, qui éclaire toutefois l'engagement d'un écrivain qui, contre sa propre tradition familiale², a résolument affirmé l'appartenance de ses personnages juifs dans la vieille Hongrie qu'il a dépeinte œuvre après œuvre. Auteur, en plein régime horthyste, d'une chronique sur l'Affaire Tiszaeszlár, le libelle de sang qui divisa l'opinion publique hongroise en 1882, Krúdy a la réputation d'être un écrivain philosémite, même si, comme l'analyse de ses personnages de femmes juives le révélera, il n'était pas exempt de certains clichés tirés de la théorie raciale. La profusion de son œuvre, la diversité de ses motifs de prédilection et la richesse de sa galerie de personnages, de même que l'image un peu surannée que la postérité en a retenue, celle d'un écrivain tourné vers le passé, ont pu atténuer aux yeux des lecteurs d'aujourd'hui l'ironie éthique avec laquelle Krúdy a répondu aux angoisses suscitées par la place occupée par les Juifs dans la société hongroise. Car c'est surtout à partir de la Grande Guerre, et plus encore dans les années que Krúdy connut de l'ère Horthy, époque qu'il

1. Voir Mária Krúdy, « Az első család » (« La Première Famille »), in *Krúdy világa* [L'univers de Krúdy], Budapest: Fővárosi Szabó Ervin Könyvtár, 1964, p. 24. Voir aussi Béla Katona, *Krúdy Gyula pályakezdése* [Les Débuts de Gyula Krúdy], Budapest: Akadémiai, 1971, p. 125.

2. Tradition dont il se fait écho dans l'annonce, le 8 février 1931, de la publication en feuilleton dans le quotidien *Magyarország* [La Hongrie] de son nouveau roman, *L'Affaire Eszter Sohymsi*: « je viens d'une famille aux sentiments traditionnellement antisémites ». Cité par László Sturm dans *Hagyományok metszéspontján: források, műfaji klisék és elbeszélismódok Krúdy Gyula egy regénycsoportjában* [Au croisement des traditions: sources, clichés génériques et modes narratoriels dans une série de romans de Gyula Krúdy], Budapest: Anonymus, 2000, p. 114, note 13.

passa sous silence dans son œuvre, qu'il s'attacha à broser des portraits de Juifs.

Si les personnages d'hommes juifs se distinguent selon une typologie géographique et sociale, de Budapest à la Galicie en passant par le Nyírség, et selon leur degré d'assimilation, les femmes juives de Krúdy ne répondent pas à ces critères. Elles sont plus mobiles sur l'échelle sociale que leurs partenaires masculins, et la plupart des Juives pestoises sont issues de la province, à l'instar de Fruzsina et de Johanna dans *La Belle Vie de Kázmér Rezeda* (1933, publié de façon posthume). Qu'elles soient caissières de café ou de taverne, filles perdues ou bourgeoises du quartier du Lipótváros, toutes conservent une parenté plus forte que celle qui unirait un écrivain juif comme Sándor Bródy et un bedeau de synagogue comme József Scharf. Entre la jeune Frimet du shtetl galicien dans *Ce que vit Béla l'Aveugle dans l'Amour et dans la Peine* (1921) et l'affriolante Fruzsina de *La Belle Vie de Kázmér Rezeda*, la différence est dans le genre littéraire et le ton, mais non pas dans la représentation : toutes deux sont des belles Juives, qui suscitent le désir charnel comme le plaisir esthétique. Cette étude de la belle Juive chez Krúdy, qui s'appuie sur un corpus restreint, vise à apporter quelques éléments de réflexion sur la tension entre éthique et esthétique qui parcourt cette œuvre. Car le mythe de la belle Juive est à la fois source de fantasme et d'ironie, et révèle en Krúdy l'alliance déroutante entre la pertinence sociologique et le jeu de l'invention littéraire.

KRÚDY ET LA BIOLOGIE

Tu ne peux pas nier que tu es juive, car seules les femmes juives ont aussi précocément la gorge, la poitrine et les épaules si pleines¹.

1. Gyula Krúdy, *Mit látott Vak Béla szerelemben és bánatban*, Bratislava :

Frimet a quatorze ans, mais c'est une femme dont le corps ne garde déjà plus rien de l'enfance. Violée par trois hommes deux ans plus tôt au cours d'un pogrom, elle a accouché d'un enfant mort-né et est devenue une marginale dans sa ville, Móz, à la frontière de la Galicie. Le héros la remarque au bureau de poste, alors que solitaire, elle erre parmi les familles, avant d'être frappée et chassée. Tel Johannes, le séducteur kierkegaardien, « celui au regard mauvais », qui n'est pas encore aveugle, suit silencieusement la jeune femme destituée à travers la ville jusqu'au trou misérable qui lui sert de havre. C'est là qu'il lui adresse cet éloge de sa féminité.

En 1921, Krúdy ne s'est donc pas délesté de ce préjugé qui veut qu'une menstruation plus précoce et une fécondité plus grande caractérisent la femme juive. Il trahit ainsi une vision similaire à celle qu'exposait Arthur de Gobineau dans son *Essai sur l'inégalité des races humaines*: « En outre, l'âge de la nubilité est, pour eux [les Juifs], beaucoup plus précoce que pour leurs compatriotes d'une autre race¹. » Contrepartie du stéréotype de l'homme juif intelligent doté d'un corps débile, l'hypersexualité de la femme juive est un cliché européen. Pour écrire son *Traité de Menstruation* (1868), le physiologiste Adam Raciborski était même parti en Galicie pour étudier des Juifs non assimilés, considérés comme plus représentatifs de leur « race » originelle, afin d'y confirmer ses hypothèses sur les femmes juives².

Les femmes juives de Krúdy sont ambivalentes en ce sens qu'elles sont à la fois marquées par la variété, et par des traits biologiques constants: on a déjà cité l'abondante chevelure, mais celle-ci peut être blonde à l'instar des Juives de Rembrandt

Kalligram, 2009, p. 327.

1. Arthur de Gobineau: *Essai sur l'inégalité des races humaines* [1853-55]. Paris: Éditions Pierre Belfond, 1967, I. kt., 133.

2. Cf. Eric Fournier: *La « Belle Juive » d'Ivanhoé à la Shoah*. Paris: Champ Vallon, 2012, 117-118.

ou brune comme dans une peinture d'Eugène Delacroix. Il arrive aussi que des personnages ressemblent à des Juives sans l'être : lorsque les actrices d'opérette Klára Horváth et Szilvia Fáyol sont chassées de la promenade de Buda, l'affaire est vécue comme une victoire sur les « impudiques filles juives de Pest¹ ». Mais lorsque le narrateur krúdien tourne en dérision l'antisémitisme d'Ónody en évoquant sa passion pour les Juives, il se met à distance du discours racial de son personnage. Ainsi, au cours de son habituelle tournée des tavernes, Ónody retrouve la « métisse » Malvin, dont l'amour n'est pas payé de retour : « Seule la mère de Malvin était juive, et monsieur Ónody ne s'enflammait que pour les plus pratiquantes, les plus authentiques des femmes juives. Malvin déplorait souvent que ses cheveux ne frisent pas comme les leurs. Il lui manquait la "race", comme disait monsieur Ónody². » La passion compromettante du respectable député participe bien sûr à l'ironie douce par laquelle Krúdy dépeint l'antisémitisme de la gentry du Szabolcs, à ses yeux bien moins redoutable que celui d'un Győző Istóczy, fondateur en 1883 du premier parti antisémite en Hongrie³. Si en investissant le thème de la belle Juive, Krúdy s'avère, lui aussi, aux prises avec la doxa raciale prégnante de son époque, l'évolution de son discours révèle aussi une prise de distance progressive avec ses topoï par le biais de l'ironie.

1. *A város postakocsi*, op. cit., 192.

2. *L'Affaire Fister Solymosi*, op. cit., p. 307 (traduction modifiée par CR).

3. *Ibid.*, p. 311 : « Ces messieurs [du comitat] ne connaissaient pas encore le contenu des *Deux Pamphlets* d'un certain Győző Istóczy. Droiture, générosité, égalité représentaient les valeurs fondant la gentry, détruite depuis, et cette classe était parfaitement consciente, quelle que soit la devise de ses membres, de payer sa légèreté et de "jouer sa fortune sur un coup de dé", comme on disait communément ; Kossuth et ses théories avaient également "fait chou blanc". L'ancien monde avait disparu, mais ce n'était pas la faute des Juifs... »

PORTRAIT(S) DE LA BELLE JUIVE KRÚDIENNE :
ESTHER, MADELEINE ET SALOMÉ

De cette voix d'alto que M. Rezeda tantôt associait à celle qu'il avait un jour lointain de Pentecôte entendue monter du chœur à la cathédrale de Veszprém et dont il avait été amoureux des années durant sans jamais rencontrer sa propriétaire, tantôt qu'il appelait sa voix « dégrafante » – c'est de cette voix que Fruzsina s'était mise à lui parler¹.

Fruzsina (alias Fáni Tardif), la femme dont la voix déshabille ou transcende et qui vient troubler la vie oblomovienne de Kázmér Rezeda, mais aussi Bella Visztula, l'héroïne de la nouvelle « La Musique des femmes » (1914), ou encore Frimet, la plus marginale des marginaux qui hantent le shtetl galicien que vient visiter Béla, toutes incarnent une double promesse de débauche et de sainteté : des femmes désirables, souillées ou ridicules, toutes touchées par la grâce.

La belle Juive krúdienne est mi-Salomé, mi-Madeleine. Dans le portrait qui est donné de Bella Visztula, cette divorcée qui ravage les hommes de Budapest sans se laisser posséder, il est répété à deux reprises que la jeune femme a l'habitude d'aller « prier à l'église des frères » (i. e. à l'église franciscaine). La vamp, ou la « sorcière », cohabite avec la sainte, et le narrateur krúdien fait d'elle « l'image de la dame de Palestine » dans la pointe de la nouvelle². Les regards que jette Fruzsina à Rezeda lui font ressembler tour à tour à « une icône orthodoxe » et à une « cocotte du grand monde »³. Certes, chez Krúdy, l'érotisme est intimement lié au sacré, et qu'elle soit juive, chrétienne ou orientale, la femme krúdienne est très

1. *Rezeda Kázmér szép élete, op. cit.*, p. 75.

2. Gyula Krúdy, « Nők zenéje » (*Újság*, 15 février 1914), in *A muskétás. Válogatott elbeszélések [Le Mousquetaire. Choix de nouvelles]*, Lajos V. Mohai éd., Szentendre : Mercator Stúdió Elektronikus Könyvkiadó, 2005, p. 77-80.

3. *Rezeda Kázmér szép élete, op. cit.*, p. 34 et p. 37-38.

proche de celles de Gustav Klimt – le motif va de pair avec le style même de Krúdy¹. Or, la belle Juive a été réinvestie justement par le courant Art nouveau.

Figure qui a connu son heure de gloire au XIX^e siècle, la belle Juive constitue le « paroxysme d'une féminité adulée ou redoutée », qui éclaire les attentes et les angoisses des hommes, essentiellement non juifs, qui l'ont représentée². Elle a connu son entrée en littérature avec la Rebecca de Walter Scott (*Ivanhoé*, 1820), dont on sait l'impact en Europe, et en Hongrie particulièrement – et que Krúdy avait lu. Puis cette créature romantique s'est complexifiée, notamment sous la plume de Honoré de Balzac, dont l'Esther de *Splendeur et misère des courtisanes*, est « à la fois "la Torpille" qui foudroie ses proies d'un seul regard et une nouvelle Marie-Madeleine cherchant en vain la rédemption dans l'amour³ ».

Les belles Juives krúdiennes sont la plaie et le couteau : des femmes tragiques et dévastatrices. Sous le masque de la femme fatale, Bella Visztula est une femme abandonnée par le seul homme qu'elle aime, son époux. Jánoska, fille d'un « cordonnier hongrois de religion juive », et qui, « tel un chien aux pieds de son maître », vénère Rezeda comme s'il était « un matin d'Assomption », donne l'ultime leçon du roman au héros : celle de la mort⁴. C'est elle qui pousse Rezeda à rejoindre l'intrigue initiale qu'il a négligée dans le premier chapitre, au profit de l'aventure amoureuse avec Frusina – celle de la guerre : « Il te faut partir à la guerre, mon petit ! cria Johanna. Et dans son transport de joie elle embrassa Rezeda sur la bouche comme une cantinière⁵. » Figure à la fois de

1. Gábor Kemény, « A "szecessziós" Krúdy » (« Krúdy dans l'Art nouveau »), in Zoltán Szabó (dir.), « Arany-alapra arany. » *Tanulmányok a magyar irodalmi szecesszió stílusáról*, Budapest : Tinta, 2002, p. 84-97.

2. Éric Fournier, *La « Belle Juive » d'Ivanhoé à la Shoah*, op. cit., p. 10-11.

3. *Ibid.*, p. 33.

4. *Rezeda Kázmér szép élete*, op. cit., p. 63, 64 et 70.

5. *Ibid.*, p. 197.

mère et de chienne, Jánoska est un écho tardif et vieilli de la plus sublime des belles Juives de Krúdy, la plus tragique et la plus fatidique aussi : Frimet.

Rejetée par toute la ville, méprisée même par les mendiants, c'est elle que suit le héros, fasciné par son aura de « martyre » dans sa traversée du shtetl aux allures médiévales, dans une atmosphère propice à l'écriture mythique¹. De par sa condition de fille perdue, Frimet est Madeleine, soumise à l'homme qu'elle reconnaît comme son seigneur, et à qui elle propose de laver les pieds avec des « huiles aromatiques » et de les essuyer avec ses cheveux². Elle est déjà une Juive en qui pointe le christianisme, puisqu'elle-même avoue : « j'imaginais que je deviendrais une religieuse puisque tel avait toujours été mon désir quans j'étais enfant³... »

Mais Frimet est aussi Salomé, qui propose au héros de danser « pieds nus » en son honneur – et Krúdy ici encore joue avec les potentialités de la figure biblique, en y fusionnant une figure plus orientale, puisque Frimet sait qu'elle mourra à la fin de leur rencontre et se compare aux « femmes des *Mille et Une Nuits* »⁴. Frimet est enfin Esther, avec son « nez pâle et languide comme ceux des reines de l'Orient⁵ ».

Frimet est donc toutes les femmes : mère, enfant, fille perdue et reine, « Mère du Monde⁶ », qui procure au héros un moment d'apocalypse érotique, révélation et destruction tout à la fois. Lorsqu'elle se donne à lui dans la fosse du cimetière, c'est à toutes les femmes qu'il n'a pas eues par le passé que

1. *Mit látott Vak Béla szerelemben és bánatban, op. cit.*, p. 325.

2. *Ibid.*, p. 337.

3. *Ibid.*, p. 340.

4. *Ibid.*, p. 331-332 : « Pardonne-moi, mon unique, de t'abreuver de contes comme les femmes des *Mille et Une Nuits* le font à leur sultan. Car en vérité c'est toi mon sultan, mon roi, puisque tu m'aides à accomplir l'unique désir de ma vie... Ensuite je mourrai. »

5. *Ibid.*, p. 327.

6. *Ibid.*, p. 328.

songe le héros – ou plutôt, il songe à tous les morceaux de femmes – jambes, yeux, nez, oreilles, tailles, mains, et voix – qu'il a désirés. Les phrases krúdiennes se transforment en une litanie, en un chapelet de désirs. Les métonymies, les répétitions, les pluriels, composent une mosaïque érotique qui rassemble la narration comme dans un vitrail de cathédrale, avant d'aboutir, dans un dernier paragraphe, à une vision des femmes archétypales – de l'Ève biblique jusqu'aux blondes parisiennes, en passant par les dames médiévales, les saintes et les femmes baroques¹.

Frimet est toutes les femmes. Elle n'est pas seulement à la marge de la ville et de la vie sociale, mais aussi à la marge entre la vie et la mort, hantée par les fantômes de son passé, les fantômes du cimetière juif. Elle meurt entre les bras du héros. Dans ce chapitre qui entremêle l'Eros et le Thanatos, Frimet apporte tant l'extase que la déchéance, puisque c'est pour le punir d'avoir déshonoré le repos des morts que Béla se fera arracher les yeux, justifiant ainsi le titre de ce roman surprenant.

LA BELLE JUIVE ET L'ANGOISSE DE LA MODERNITÉ

Plutôt que celles d'un livre d'Ignác Nagy elles tournaient les pages d'un roman français, sans y comprendre grand-chose il est vrai; elles parlaient anglais dans la rue avec leur dame de compagnie – mais au fond elles ne s'amusaient qu'au café Wertheimer, avec la compagnie de théâtre galicienne. Elles étaient pleines de désirs ineffables et sans nom de culture, d'excellence, de civilisation raffinée. Elles lisaient une ligne ou deux de tous les livres à la mode. Vivre, vivre, vivre, et aussitôt, oublier l'amère aventure. La plus heureuse avait éteint ses désirs sous l'eau bénite du père prosélyte, sous la tour rouge de l'église de la rue József. La plupart ne trouvait

1. *Ibid.*, p. 349-352.

aucune satisfaction convenable à leurs désirs sans nom même en écoutant Debussy¹.

Le mythe philosémite de la belle juive (qui, comme on l'a vu, est mâtiné de pensée raciale) a commencé à se trivialiser dans le dernier tiers du XIX^e siècle. Les Rachel de Guy de Maupassant – celles de *Mademoiselle Fifi* et de *Bel-Ami* – ne sont déjà plus si belles : maquillées, trop fortes de poitrine, trop maigres de jambes². Réduite à un exotisme de pacotille, la beauté de la femme juive ne renvoie plus au *Cantique des Cantiques*, mais au monde du bordel. Mais si, chez Maupassant que Krúdy lisait, le corps de la femme juive est affadi, et davantage suggéré que montré, les juives krúdiennes conservent tous leurs attraits agréables, et ce sont les mignonnes jambes de Fruzsina, « qu'aurait jalosées n'importe quelle ballerine de magazine illustré comme *Vénus* et *Le Figaro hongrois* », qui scellent le sort de Rezeda³.

Toutefois, loin des Salomé des peintures orientalisantes, le lecteur ne verra pas un morceau de peau de Fruzsina. L'écrivain s'amuse au contraire à l'habiller de toutes sortes de tenues dernier cri :

Svelte et raffinée, elle arrivait habillée d'un long manteau de fourrure en astrakan très près du corps et d'un chapeau assorti, l'image même d'une gravure de mode chic illustrant la « promenade hivernale au bois ». Ce qui sortait sa tenue de l'ordinaire, c'était l'énorme manchon (*muff*) du même astrakan noir, qui pouvait receler bien d'autres choses qu'un mouchoir⁴.

1. « Verbénaï, vagy egy pesti polgár megtérése », in *A muskétás*, *op. cit.*, p. 120.

2. Voir l'analyse d'Eric Fournier, *op. cit.*, p. 172-180.

3. *Rezeda Kázmér szép élete*, *op. cit.*, p. 15.

4. *Ibid.*, p. 47. Ces modes des bourgeoises juives frappaient l'œil de plus d'un observateur. Voir ainsi ce commentaire du Français André Duboscq dans *Budapest et le Hongrois. Le pays, les mœurs, la politique*, Paris, 1913, p. 27 : « Les Juives se distinguent par l'exubérance de leurs avantages et par une mise quelque peu tapa-

Le narrateur krúdien exerce ainsi une douce ironie sur cette incarnation du type, adorable et ridicule, de la juive pestoise : issue de la province et montée à la capitale, Fruzsina parle en français avec sa gouvernante allemande, et veut se convertir par amour pour Rezeda – qui ne lui a rien demandé...

Dans une nouvelle de 1917, « Verbénai, ou la conversion d'un bourgeois de Pest », Krúdy donne un portrait collectif des juives pestoises qui correspond de près à la réalité sociologique de l'époque. Ce sont ces femmes que croise à Pest Verbénai, « un vieux garçon au visage grêlé », qui abhorre la modernité, les modes américaines et les juives pestoises qui semblent pululler dans la rue en 1917, et qui, en plus, « étaient devenues plus jolies que les chrétiennes en ville¹ » ! Verbénai est affolé par la Pest-Ninive qu'il foule de ses pas, à une époque où les hommes ont vidé la capitale pour faire la guerre. Or, pendant la guerre, les femmes se font remarquer en remplaçant les hommes dans le secteur actif et à l'université. À Budapest, le nombre de femmes à l'Université est multiplié par cinq². Parmi elles se trouvent de nombreuses étudiantes juives. Ces femmes montrent une image différente des représentations traditionnellement acceptées par les hommes. Ainsi, pendant la guerre, le journal néologue *Egyenlőség* [Égalité], la principale plate-forme de la presse juive réformée, se plaint à plusieurs reprises des nouvelles modes vestimentaires que les juives budapestoises adoptent.

Krúdy est parfaitement conscient de l'inquiétude mascu-

geuse ; leurs chapeaux sont pavoisés de plumes et de rubans. On les voit tous les jours au corso. » Cité par Miklós Konrád, « La femme juive de Budapest comme allégorie. L'image de la femme juive dans la littérature hongroise du tournant du siècle dernier », *Revue des Études Juives*, vol. 161, 1-2, janvier-juin 2002, p. 159-178, ici p. 163.

1. « Verbénai, vagy egy pesti polgár megtérése » (8 juin 1917), in *A modorok*, op. cit., p. 120.

2. Péter Bihari, *Lövésárkok a hátsószékben* [Tranchées à l'arrière], Budapest : Napvilág, 2008, p. 132-133.

line suscitée par la femme juive, devenue dans les discours culturels l'incarnation de la Budapest moderne. Mais dans son portrait des Juives pestoises, Krúdy choisit la dérision bon enfant, au contraire d'un Ferenc Herczeg, ou de Dezső Szabó¹.

Certes, Krúdy tourne lui aussi en dérision cette nouvelle génération de femmes ambitieuses qui ont, depuis 1895, accès à l'université, et dont il sait bien qu'elles constituent une grande partie de ses lectrices². Mais il donne une analyse fine de ce qui alimente leur appétit de vie : leur situation d'entre-deux, qui fait d'elles des êtres au double mode de vie. Les Juives pestoises que croise Verbénai sont en effet écartelées entre leur soif de connaissance, leur aspiration à la haute culture universelle, incarnée par Debussy et les romans français, et le sentiment de rassurante familiarité qu'elles éprouvent au sein de la culture populaire yiddish. Et si elles veulent s'assimiler, elles le font de sorte à garder, discrètement, une identité juive : si « la plus heureuse a éteint ses désirs sous l'eau bénite du père prosélyte, sous la tour rouge de l'église de la rue József », c'est parce que sa conversion n'a pas été précédée d'un acte d'apostasie auprès du rabbin. Car le prêtre auquel Krúdy fait allusion était un certain Béla Tóthfalusi, qui officiait dans l'église d'Erzsébetváros et était célèbre pour avoir « converti plus de cent Juifs sans que ceux-ci soient allés au préalable déclarer leur apostasie auprès du rabbin ni ne l'aient informé de leur conversion, comme la loi l'exige³ ».

1. Ce dernier pousse dans *Un village à la dérive* (1919) le mythe de la femme fatale jusqu'à en faire un vampire qui suce le sang chrétien du pauvre soldat blessé.

2. « Wlassics Gyula reformja », *Debreceni Ellenőr*, 27 septembre 1895, in Gyula Krúdy, *Publizisztikai írások I* [Œuvres journalistiques vol. 1], Bezeczký Gábor éd., Bratislava : Kalligram, 2007, p. 353-354.

3. Miksa Szabolcsi, « Gondolatok a protestáns memorandum olvasásakor » [Réflexions à la lecture du memorandum protestant], *Egyenlőség*, 23 octobre 1904, p. 3. Mes remerciements à Miklós Konrád pour cette référence.

LA BELLE JUIVE ET L'IRONIE : ENTRE FANTAISIE LITTÉRAIRE ET STRATÉGIE ÉTHIQUE

Géza Ónody tapota ses jambes avec sa canne. [...] « Quand j'étais cadet, j'ai servi en Galicie, dont on dit que c'est un endroit perdu "derrière le dos de Dieu". Pourtant il n'y a nulle part de plus belles villes que les villes de Galicie. La patrie des parfums français... [...] Ce sont les mâles juifs qu'il faut pendre : les femmes, il faut les enchâsser d'or¹. »

Faute d'être stationné en Galicie, Ónody doit chercher l'Orient au pays. Et fort heureusement pour lui, les Juives hongroises sentent bon, elles aussi. Krúdy affuble en effet la quasi-totalité de ses femmes juives de propriétés exotiques : la « dodue et désirable » Mme Stern, avec laquelle le grand-père du héros flirte dans *N. N.*, a des « yeux à l'orientale qui en disaient long² ». Quant à la « démonsse » Fruzsina, elle est le comble de l'Orient : elle a un « nez sain, charnu, légèrement oriental, un nez fait pour humer les saveurs des bons plats et autres parfums plaisants », une voix profonde, « cette voix que sans doute les femmes emploient dans les caravansérails de l'Orient et les chambres aux murs minces de l'Europe ». Et lorsqu'il raccroche au téléphone après lui avoir parlé, Rezeda, « le goût d'épices exotiques lui taquinait le palais³ » !

Fruzsina est la plus Salomé des Juives krúdiennes, mais une Salomé proche de celle de Heinrich Heine auquel, dans le roman, il est fait explicitement allusion en la personne d'un ami de Rezeda, le cynique Spectator, alias le « Heine pestois ». La Salomé du poème « Atta Troll » est mi-ange mi-démon. Mais lorsque Heine s'amuse à représenter Salomé jouant au ballon avec la tête de Jean-Baptiste, il tue le mythe : il tourne

1. *L'Affaire Eszter Solymosi*, op. cit., p. 307.

2. *N. N.*, op. cit., p. 39 et 40.

3. *Rezeda Kézmetér szép élete*, op. cit., p. 22, 26 et 39.

en dérision le danger incarné par la jeune fille, et donc, le cliché. Or, Fruzsina semble incarner la caricature du stéréotype de la belle Juive : cette « blonde parisienne consciente d'elle-même », orientale à l'envi, ensorcelle Rezeda par sa danse, à la fois chaste et agulcheuse, digne de la reine de Saba¹. On est loin de l'inquiétante Salomé de Flaubert, dont la danse sur les mains la fait ressembler à un « grand scarabée² ». L'excès krúdien, propre au style décadent, mine le mythe de l'intérieur, il l'explose en lui faisant subir une hirsouffure quasi grotesque. Dans ce roman ultime de Krúdy, Fruzsina n'est déjà plus que l'imitation du mythe de la belle Juive, la reproduction d'une illustration du journal « piquant » *Le Figaro hongrois*.

En créant Fruzsina, qui se revendique elle-même comme une « demi-vierge » (en français dans le texte), Krúdy célèbre la Budapest moderne. L'expression française provient du roman *Les Demi-Vierges* (1894) de Marcel Prévost, explicitement évoqué dans le roman de Krúdy, et qu'il avait sans doute lu³. Mais ce qui fait horreur à l'écrivain français, qui prétendait faire une œuvre morale en dénonçant l'atmosphère corruptrice de la capitale française sur les mœurs sexuelles des jeunes filles, est au contraire accueilli avec excitation par Rezeda. Krúdy inverse donc ici la valeur de ce stéréotype à la fois anti-moderne, antiurbain et misogynne.

Dans les années 1930, Krúdy n'est jamais aussi éthique que dans son ironie. Deux ans plus tôt, il a appliqué la même cure par le rire au mythe du Juif errant. Lorsque la terrifiante apparition, tirée tout droit d'une gravure de Gustave Doré, arrive à Eszlar, la dignité mythique du personnage est minée

1. *Ibid.*, p. 31-32.

2. Gustave Flaubert, « Hérodiade », in *Trois contes* [1877], Paris: Gallimard, Folio classique, 1973, p. 183-184.

3. Le roman de Prévost a fait grand bruit à sa parution en 1894 au point qu'une pièce de théâtre est montée dès l'année suivante au théâtre du Gymnase. La première traduction hongroise (*Félszűz*), par Géza Rózsa, paraît déjà en 1896.

nyelv) a été attaqué par les cercles conservateurs, le critique littéraire Horváth János en tête, qui s'était distingué pour avoir accusé Endre Ady de philosémitisme et accablé certains des écrivains de *Nyugat* pour leur style plein de barbarismes¹. À ce débat, Krúdy répond assez tôt : utilisant lui-même la langue pestoise dans plusieurs de ses œuvres, il la célèbre dans un article dédié à l'écrivain Jenő Heltai, à ses yeux « la prima-donna » du mythique café New York : « La vieille littérature avait elle aussi “sa langue d'Argot” spécifique – s'il est permis de recourir à une telle expression pour évoquer des écrivains hongrois depuis sanctifiés et immortalisés en héros [...]. De même la nouvelle littérature a créé un nouveau dictionnaire dont Jenő Heltai a été le principal rédacteur en chef. [...] il est certain que les phrases, les mots, les épithètes les plus spirituels viennent de lui². » En 1921 déjà, Krúdy réinvestit de façon positive un stéréotype fondé sur la collusion entre la misogynie et l'antisémitisme. Le séducteur et le misogyne ne font pas un.

1. Voir Péter Dávidházi, *Egy nemzeti tudomány születése*. Budapest : Akadémiai – Universitas, 2004, p. 907-917 ; Gergely Angyalosi, « Egy hamvába holt vita », in *Ignotus-tanulmányok*, Budapest : Universitas, 2007, p. 108-130 ; Clara Royer, « La langue déformée » in *id.*, *Le Royaume littéraire. Quêtes d'identité d'une génération d'écrivains juifs de l'entre-deux-guerres. Hongrie, Slovaquie, Transylvanie*, Paris : Honoré Champion, 2011, p. 108-124.

2. « Heltai és társai » [« Heltai et compagnie »] (1921) in *Régi pesti históriák [Vieilles histoires pestoises]*, Szentendre : Mercator Stúdió Elektronikus Könyvkiadó, 2005, p. 114.

par le combat héroïcomique qu'il doit livrer avec... les chiens du village, menés par la femelle perfide qui sert de chien à Ónody, qui lui a d'ailleurs donné un nom digne d'une cocotte parisienne, Bijou (*Bizsú*), et qui telle cette cocotte, se partage entre deux maîtres qui ne s'aiment guère (Ónody et Zathurecky)¹. Le mythe est de nouveau ébranlé lorsque, le lendemain, revenu chercher son bâton de vagabond arraché par les chiens qui le harcelaient, le Juif errant est mis en déroute par la commère et patronne d'Eszter Solymosi, Mme Hurai. Enfin, en identifiant le Juif errant dans un chapitre ultérieur à l'un des accusés du procès, le flotteur Dávid Herskó, Krúdy liquide définitivement son compte à la vieille superstition chrétienne. Cette fois-ci, la présence du « Herskó errant » provoque un « effroyable boucan » dans la synagogue d'Eszlár, véritable parodie de l'ébranlement du Temple de Jérusalem qui réactive aussi les plaies d'Égypte (la terre saigne)². À l'ironie s'entremêle un accent plus pathétique pour évoquer la synagogue d'Eszlár, laissée sans porte et désertée.

Or, au début du siècle, le mythe de la belle Juive est entré en résonance avec les discours antisémites qui, déniaient toute poésie aux femmes juives comme aux femmes fatales, allient l'angoisse face à la modernité aux hiérarchies raciales³. L'association entre la féminité, l'urbanité et la judéité dans les discours antijuifs en Hongrie se cristallise définitivement avec la Première Guerre mondiale. La misogynie, liée à la stigmatisation de la décadence incarnée par des « filles élevées comme des garçons » et des hommes « efféminés », est devenu un corollaire potentiel de l'antisémitisme⁴. Les idées d'Otto

1. Voir le chapitre « Le Juif errant » dans *L'Affaire Eszter Solymosi*, *op. cit.*, p. 35-58.

2. Voir le chapitre « Deuxième apparition du Juif errant », in *ibid.*, p. 295-296.

3. Voir pour une comparaison avec le champ culturel français l'analyse de Fournier sur le corpus antisémite des années 1880-1910, en tête desquels on trouvera *La France juive* d'Édouard Drumont (1886), *op. cit.*, p. 215-239.

4. Cf. Andrea Pető, « A "fiúnak nevelt lányok" és a rikkun állam uaterep a

Weininger, qui associait antisémitisme et antisémantisme dans sa thèse de philosophie intitulée *Sexe et caractère*, se sont diffusées dans la culture hongroise avant même la traduction de l'œuvre en 1913. Ces idées furent très prégnantes; on ne saurait comprendre les angousses paranoïaques, d'un Dezső Szabó sans cette influence – et *Un village à la dérive* fut un livre de chevet pour une partie des écrivains de la jeune génération de l'entre-deux-guerres.

Krúdy évoque une seule de ces « filles élevées comme des garçons », en la personne de Renée Wahrmann, la fille du député et banquier Mór Wahrmann, qui éblouit d'abord Ónody avec ses yeux « vert clair, comme ceux de Lucrece Borgia ». Elle représente un type « fin-de-siècle » nihiliste, cosmopolite et émancipé, mais qui n'effraie pas Ónody pour autant. Dans une note d'auteur, Krúdy préche le sort malheureux et sans amour de Renée, et il conserve tel un ton volontairement neutre, qui ne manque pas son peu de goût pour ce type de femme¹. Cette exception posée, Krúdy semble se cantonner à la tradition romantique et aux images piquantes de la presse populaire fin-de-siècle dans sa représentation des Juives pestoises qui, pour la plupart, ne sont pas des grandes bourgeoises du Lipótváros comme Renée, mais sont issues de milieux plus modestes.

Or, la célébration de la belle Juive correspond chez Krúdy à celle, tout aussi ironique et affectueuse, de Budapest, dont il défend jusque la langue. On sait que la langue pestoise (*pesti*

magyarországai zaidó nők politikai szerepvállalásában » (« Les filles élevées comme des garçons » et le rôle du *tikkun olam* dans le nouveau rôle politique assumé par les juives hongroises), in Tóronyi Zoltán (dir.), *A zaidó nő (La Femme juive)*, Magyar Zaidó Múzeum és Levéltár, 2002, p. 77-86.

1. *L'Affaire Éster Salymail*, op. cit., p. 372-373. Toutefois, Krúdy montra une véritable fascination pour le cas de Sarolta Vay, cette comtesse qui se travestissait en homme et épousa deux femmes, avant d'être emprisonnée et examinée par le célèbre sexologue Richard von Krafft-Ebing (qui en parle dans sa *Psychopathia sexualis*). Il l'évoqua dans diverses nouvelles et dans le roman *Sept Hiloux (Hét bagoly)*.

nyelv) a été attaqué par les cercles conservateurs, le critique littéraire Horváth János en tête, qui s'était distingué pour avoir accusé Endre Ady de philosémitisme et accablé certains des écrivains de *Nyugat* pour leur style plein de barbarismes¹. À ce débat, Krúdy répond assez tôt : utilisant lui-même la langue pestoise dans plusieurs de ses œuvres, il la célèbre dans un article dédié à l'écrivain Jenő Heltai, à ses yeux « la prima-donna » du mythique café New York : « La vieille littérature avait elle aussi "sa langue d'Argot" spécifique – s'il est permis de recourir à une telle expression pour évoquer des écrivains hongrois depuis sanctifiés et immortalisés en héros [...]. De même la nouvelle littérature a créé un nouveau dictionnaire dont Jenő Heltai a été le principal rédacteur en chef. [...] il est certain que les phrases, les mots, les épithètes les plus spirituels viennent de lui². » En 1921 déjà, Krúdy réinvestit de façon positive un stéréotype fondé sur la collusion entre la misogynie et l'antisémitisme. Le séducteur et le misogyne ne font pas un.

1. Voir Péter Dávidházi, *Egy nemzeti tudomány születése*. Budapest : Akadémiai – Universitas, 2004, p. 907-917 ; Gergely Angyalosi, « Egy hamvába holt vita », in *Ignotus-tanulmányok*, Budapest : Universitas, 2007, p. 108-130 ; Clara Royer, « La langue déformée » in *id.*, *Le Royaume littéraire. Quêtes d'identité d'une génération d'écrivains juifs de l'entre-deux-guerres. Hongrie, Slovaquie, Transylvanie*, Paris : Honoré Champion, 2011, p. 108-124.

2. « Heltai és társai » [« Heltai et compagnie »] (1921) in *Régi pesti históriák [Vieilles histoires pestoises]*, Szentendre : Mercator Stúdió Elektronikus Könyvkiadó, 2005, p. 114.